

**STEPHANE DEGOUT**

---

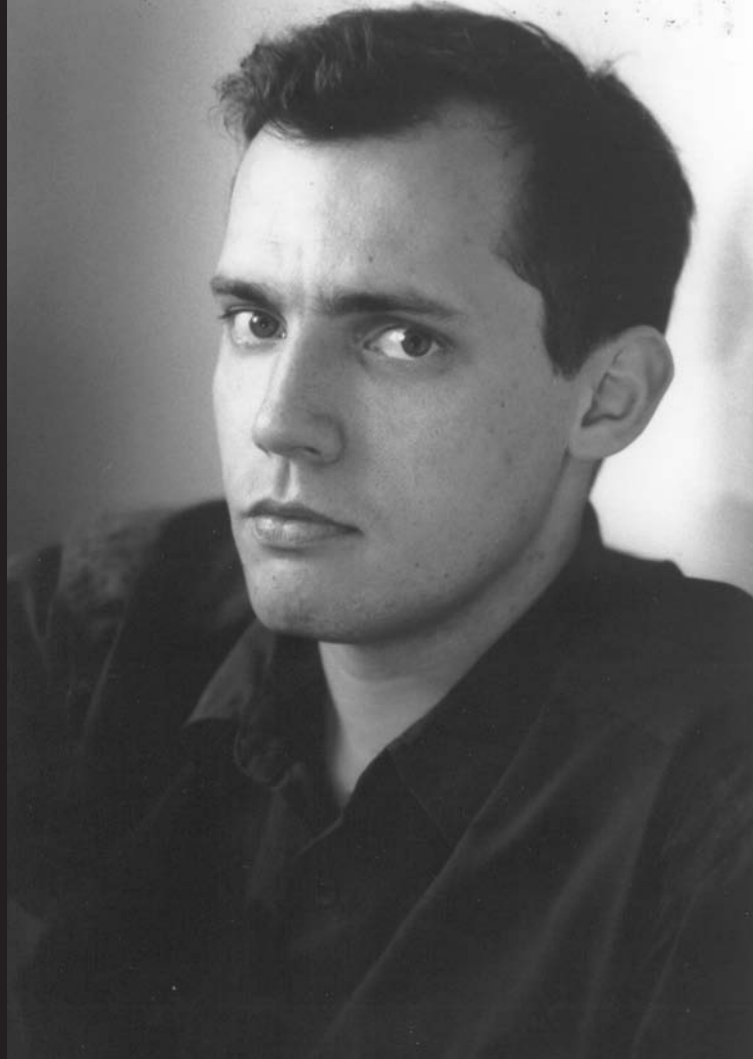
**R E C I T A L**

---

**MARS 2006 VE 17 (20 H)**

---

**OPERA DE LILLE | SAISON | 2005 2006**



# STÉPHANE DEGOUT

## RÉCITAL

**Stéphane Degout** baryton  
**Hélène Lucas** piano

–

### PROGRAMME

**Claude Debussy (1862-1918)**  
Trois ballades - François Villon

### BALLADES

**Franz Schubert (1797-1828)**  
*Der Zwerg* - Matthäus von Collin

**Carl Löwe (1796-1869)**  
*Edward* - Johann Gottfried Herder  
*(traduction d'une ballade écossaise)*

**Robert Schumann (1810-1856)**  
*Belsazar* - Heinrich Heine  
*Die beiden Grenadier* - Heinrich Heine

**Franz Liszt (1811-1886)**  
*Die drei Zigeuner* - Nikolaus Lenau

**Hugo Wolf (1860-1903)**  
*Der Feuerreiter* - Eduard Mörike

**Kurt Weill (1900-1950)**  
*Ballade von ertrunkenen Mädchen* - Bertold Brecht

**Franz Schubert (1797-1828)**  
*Erlkönig* - Johann Wolfgang von Goethe

–

### ENTRACTE

–

**Claude Debussy (1862-1918)**  
*Fêtes galantes II* - Paul Verlaine

**Camille Saint-Saëns (1835-1921)**  
Extraits de *Mélodies Persanes* - Armand Renaud

**Maurice Ravel (1875-1937)**  
*Histoires naturelles* - Jules Renard

# Textes chantés

## **CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)** **Trois ballades - François Villon**

### **1. Ballade de Villon a s'amyé**

Faulse beauté, qui tant me couste cher,  
Rude en effect, hypocrite douceur,  
Amour dure, plus que fer, à mascher ;  
Nommer que puis de ma deffaçon seur.  
Charme felon, la mort d'ung povre cueur,  
Orgueil mussé, qui gens met au mourir,  
Yeulx sans pitié ! ne veult droict de rigueur  
Sans empirer, ung povre secourir ?

Mieux m'eust valu avoir esté crier  
Ailleurs secours, c'eust esté mon bonheur :  
Rien ne m'eust sceu de ce fait arracher ;  
Trotter m'en fault en fuyte à deshonneur.  
Haro, haro, le grand et le mineur !  
Et qu'est cecy ? mourray sans coup ferir,  
Ou pitié peult, selon ceste teneur,  
Sans empirer, ung povre secourir.

Un temps viendra, qui fera desseicher,  
Jaulnir, flestrir, vostre espanie fleur :  
J'en risse lors, se tant peusse marcher,  
Mais las ! nenny : ce seroit donc foleur,  
Vieil je seray ; vous, laide et sans couleur.  
Or, beuvez, fort, tant que ru peult courir.  
Ne donnez pas à tous ceste douleur  
Sans empirer, ung povre secourir.

Prince amoureux, des amans le greigneur,  
Vostre mal gré ne vouldroye encourir ;  
Mais tout franc cueur doit, par Nostre Seigneur,  
Sans empirer, ung povre secourir.

### **2. Ballade que Villon fait à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame**

Dame du ciel, regente terrienne,  
Emperière des infernaux palux,  
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,  
Que comprinse soye entre vos esleuz,  
Ce non obstant qu'oncques riens ne valuz.

Les biens de vous, ma dame et ma maïstresse,  
 Sont trop plus grans que ne suys pecheresse,  
 Sans lesquelz bien ame ne peult  
 Merir n'avoir les cieulx,  
 Je n'en suis mentèresse.  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

À vostre Filz dictes que je suys sienne ;  
 De luy soyent mes pechez aboluz :  
 Pardonnez-moy comme à l'Egyptienne,  
 Ou comme il feut au cler Theophilus,  
 Lequel par vous fut quitte et absoluz,  
 Combien qu'il eust au diable fait promesse.  
 Preservez-moy que je n'accomplisse ce !  
 Vierge portant sans rompure encourir  
 Le sacrement qu'on celebre à la messe.  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,  
 Qui riens ne sçay, oncques lettre ne leuz ;  
 Au moustier voy dont suis paroissienne,  
 Paradis painct où sont harpes et luz,

Et ung enfer où damnez sont boulluz :  
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.  
 La joye avoir fais moy, haulte Deesse,  
 A qui pecheurs doibvent tous recourir,  
 Comblez de foy, sans faincte ne paresse.  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Vous portastes, digne Vierge, princesse,  
 Iesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.  
 Le Tout-Puissant, prenant nostre foiblesse,  
 Laissa les cieulx et nous vint secourir,  
 Offrit à la mort sa tres chiere jeunesse.  
 Nostre Seigneur tel est, tel le confesse,  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

### **3. Ballade des femmes de Paris**

Quoy qu'on tient belles langagières  
 Florentines, Veniciennes, assez pour estre messaigières,  
 Et mesmement les anciennes ;  
 Mais, soient Lombardes, Romaines, Genevoises,  
 À mes perils, Piemontoises, Savoyiennes,

Il n'est bon bec que de Paris.

De beau parler tiennent chayeres,  
 Ce dit-on Napolitaines,  
 Et que sont bonnes cacquetières  
 Allemandes et Bruciennes ;  
 Soient Grecques, Egyptiennes,  
 De Hongrie ou d'aulture païs,  
 Espaignolles ou Castellannes,  
 Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y sçavent guèrres,  
 Ne Gasconnes et Tholouzaines ;  
 Du Petit Pont deux harangères les concluront,  
 Et les Lorraines, Anglesches ou Callaisiennes,  
 (ay-je beaucoup de lieux compris ?)  
 Picardes, de Valenciennes...  
 Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames parisiennes,  
 De bien parler donnez le prix ;  
 Quoy qu'on die d'Italiennes,

Il n'est bon bec que de Paris.

—

**FRANZ SCHUBERT (1797-1828)**  
***Der Zwerg (Le Nain) - Matthäus von Collin***

Dans la morne lumière les montagnes déjà disparaissent  
 Sur la mer calme vogue un bateau ;  
 à son bord se trouvent la Reine et son nain.

Elle regarde la voûte céleste,  
 le bleu lointain brodé de lumière  
 qui s'entremêle avec la blancheur de la voie lactée.

“Jamais, jamais vous ne m'avez encore menti vous les étoiles  
 S'écrie-elle, et bientôt je disparaîtrai,  
 c'est vous qui me le dites ; mais en vérité, je mourrai heureuse.”

Alors le nain s'approche de la Reine  
 pour attacher un ruban de soie rouge autour de son cou,  
 et pleure à s'aveugler de chagrin.

Il dit : “C'est toi qui est fautive de cette souffrance

car tu m'as abandonné pour le Roi.  
A présent, seule ta mort peut me réjouir.”

“Pourtant je me détesterai à jamais  
pour t'avoir donné la mort de mes propres mains ;  
mais maintenant, tu dois mourrir prématurément.”

Elle pose sa main sur son cœur empli de jeune vie,  
et de grosses larmes coulent de ses yeux  
qu'elle lève au ciel en prière.

“Pourvu que ma mort ne te fasse pas souffrir !”,  
dit-elle ; alors le nain embrasse ses joues pâles  
et à cet instant elle perd connaissance.

Le nain regarde la dame, emportée par la mort  
et de ses propres mains, la noie dans les profondeurs de la mer.  
Son cœur brûle de désir pour elle,  
il ne gagnera plus jamais aucun rivage.

—

**CARL LÖWE (1796-1869)**  
***Edward - Johann Gottfried Herder***

“Ton épée est si rouge de sang,  
Edouard, Edouard, et pourquoi es-tu si triste ? Oh !”

“J'ai abattu mon vautour,  
Mère, Mère, voilà ce qui me tourmente. Oh !”

“Le sang de ton vautour n'est point si rouge,  
Edouard, Edouard, mon fils, avoue sans crainte. Oh !”

“J'ai abattu mon alezan,  
Mère, Mère, mon fier et fidèle destrier. Oh !”

“C'était un vieux cheval dont tu n'avais que faire,  
Edouard, Edouard, un autre mal t'opresse. Oh !”

“J'ai abattu mon père,  
Mère, Mère, voilà ce qui torture mon cœur ! Oh !”

“Et que vas-tu faire de toi,  
Edouard, Edouard, mon fils, dis-le moi ? Oh !”

“Il me faut quitter ce sol,  
Mère, Mère, et partir sillonner l’océan ! Oh !”

“Et que va devenir ta demeure,  
Edouard, Edouard, si belle, si somptueuse ? Oh !”

“Qu'elle se dresse ou tombe en ruine,  
Mère, Mère, jamais je ne la reverrai ! Oh !”

“Et que vont devenir ton épouse, tes enfants,  
Edouard, Edouard, lorsque tu auras pris le large ? Oh !”

Oh ! “Vaste est le monde ! Qu'on leur fasse l'aumône,  
Mère, Mère, je ne ls reverrai jamais ! Oh !”

“Et que va devenir ta mère,  
Edouard, Edouard, mon fils, dis-le moi ? Oh !”

“Que la malédiction de l'enfer s'abatte sur vous,  
Mère, Mère, c'est vous qui m'avait conseillé ce crime ! Oh !”

—

**ROBERT SCHUMANN (1810-1856)**  
***Belsazar (Balthazar) - Heinrich Heine***

Le minuit était proche ;  
dans un silence muet reposait Babylone.

En haut seulement, dans le château du roi,  
de la lumière et le tumulte de sa maison.

Là-haut dans la royale salle  
Balthazar prenait son royal repas.

Les vassaux étaient assis en rangs resplendissants,  
et vidaient les coupes d'un vin éblouissant.

Les coupes tintaient, les vassaux exultaient ;  
tout cela aux oreilles du roi obstiné plaisait.



Les joues du roi étaient comme embrasées ;  
son courage avec le vin alors s'enhardit.

Puis, aveuglément, l'audace s'empare de lui ;  
et il insulte la divinité, péchant par la parole.

Il se rengorge insolemment et blasphème rudement ;  
la troupe des vassaux lui hurle ses applaudissements.

Le roi appelle, le regard fier ;  
le valet se hâte et s'en revient.

Il porte force ustensiles d'or sur la tête ;  
cela au temple de Jéhovah avait été volé.

Et le roi se saisit d'une main sacrilège  
d'une sainte coupe remplie jusque au bord.

Et d'un coup il la vide jusqu'à la dernière goutte  
et appelle bien fort la bouche toute d'écume :

Jéhovah ! Contre toi je proclame un défi éternel -

Je suis le roi de Babylone !

Mais à peine le mot cruel avait-il retenti  
que le roi en son sein une douleur ressentit.

Le rire perçant tout à coup s'éteignit ;  
un silence de mort dans la salle se fit.

Or voyez ! Voyez ! sur le mur blanc  
apparut comme la main d'un être humain ;

Qui écrivit, écrivit sur le mur blanc  
des lettres de feu, écrivit et disparut.

Le roi, le regard figé, se tenait là, assis,  
les genoux tremblants, pâle comme la mort.

Les vassaux immobiles, glacés d'effroi,  
assis silencieux, sans faire le moindre de bruit.

Les mages vinrent, cependant aucun d'eux  
ne sut interpréter l'écriture de feu sur le mur.

Et Balthazar au cours de cette même nuit  
par ses vassaux fut assassiné.

***Die beiden Grenadier (Les deux grenadiers) -  
Heinrich Heine***

Longtemps captifs chez le Russe lointain,  
Deux grenadiers retournaient vers la France ;  
Déjà leurs pieds touchent le sol germain; Mais on leur dit :

Pour vous plus d'espérance ;  
l'Europe a triomphé, vos braves ont vécu !  
C'en est fait de la France, et de la grande armée !  
Et rendant son épée, l'Empereur est captif et vaincu !

Ils ont frémi ; chacun d'eux sent tomber  
des pleurs brûlants sur sa mâle figure.  
"Je suis bien mal" ... dit l'un, "je vois couler  
des flots de sang de ma vieille blessure !"  
"Tout est fini," dit l'autre, "ô, je voudrais mourir !  
Mais au pays mes fils m'attendent, et leur mère,  
qui mourrait de misère !

J'entends leur voix plaintive ; il faut vivre et souffrir !"  
"Femmes, enfants, que m'importe ! Mon cœur  
par un seul vœu tient encore à la terre.  
Ils mendieront s'ils ont faim, l'Empereur,  
il est captif, mon Empereur ! ... ô frère,  
écoute-moi, ... je meurs !  
Aux rives que j'aimais,  
rends du moins mon cadavre, et du fer de ta lance,  
au soldat de la France  
creuse un funèbre lit sous le soleil français !  
Fixe à mon sein glacé par le trépas  
la croix d'honneur que mon sang a gagnée ;  
dans le cercueil couche-moi l'arme au bras,  
mets sous ma main la garde d'une épée ;  
de là je prêterai l'oreille au moindre bruit,  
jusqu'au jour, où, tonnant sur la terre ébranlée,  
l'écho de la mêlée m'appellera du fond de l'éternelle nuit !

Peut-être bien qu'en ce choc meurtrier,  
sous la mitraille et les feux de la bombe,  
mon Empereur poussera son coursier  
vers le gazon qui couvrira ma tombe.

Alors je sortirai du cercueil, tout armé ;  
 et sous les plis sacrés du drapeau tricolore,  
 j'irai défendre encore  
 la France et l'Empereur, l'Empereur bien aimé.”

–

**FRANZ LISZT (1811-1886)**

***Die drei Zigeuner (Les trois Gitans) - Nikolaus Lenau***

Un jour j'ai croisé trois gitans  
 Assis sous un saule,  
 Tandis que ma charrette sillonnait péniblement  
 La lande sableuse.

Le premier,  
 Son violon pour lui seul dans les mains,  
 Jouait, baigné par le coucher du soleil,  
 Un petit air joyeux.  
 Le second tenait une pipe dans la bouche  
 Et regardait avec joie sa fumée s'élever,  
 Comme si le monde  
 Ne pouvait lui apporter plus grand bonheur.

Quant au troisième, il dormait confortablement,  
 Sa cymbale pendue à l'arbre ;  
 Le souffle du vent faisait vibrer les cordes ;  
 Dans son cœur se promenait un rêve.  
 Les trois portaient  
 Des vêtements troués et des pièces colorées ;  
 Mais résolument libres,  
 Ils se moquaient du sort.

A trois reprises ils m'ont montré  
 Comment, lorsque le sort se joue de nous,  
 On peut dormir, fumer et s'en amuser,  
 Et donc par trois fois l'ignorer.

Passant mon chemin,  
 Je me retournai souvent sur les trois gitans,  
 Sur leurs visages bruns,  
 Sur leurs boucles noires.

–

**Hugo Wolf (1860-1903)**  
***Der Feuerreiter (Le Cavalier du feu) - Eduard Mörike***

Voyez-vous par la fenêtre,  
 Là-bas, le béret rouge reparaître ?  
 Ce n'est pas de bon augure,  
 Lorsque déjà il va et vient.  
 Et soudain la cohue se répand  
 Près du pont, vers le champ !  
 Oyez ! La cloche sonne l'alarme  
 Derrière la montagne,  
 Derrière la montagne  
 Le moulin s'enflamme !

Voyez ! Il bondit comme hors de lui,  
 Le cavalier du feu s'élançe hors des murs,  
 Juché sur sa bête efflanquée  
 Comme sur une échelle de pompier !  
 A travers champs ! Dans la fumée et la chaleur,  
 Il court, il est déjà dans la place !  
 Là-bas s'amplifie la clameur :  
 Derrière la montagne,

Derrière la montagne,  
 Le moulin s'enflamme.

Toi qui souvent, à des lieues de distance,  
 As flairé l'odeur du feu,  
 Qui, avec le bois de la Sainte-Croix,  
 Ô sacrilège, a conjuré la flamme,  
 Malheur à toi ! Sous la charpente,  
 L'ennemi infernal ricane et te raille.  
 Dieu ait pitié de ton âme !  
 Derrière la montagne,  
 Derrière la montagne  
 Le moulin s'embrase !

Une heure ne s'était pas écoulée  
 Que le moulin s'était écroulé ;  
 Cependant, dès cet instant,  
 Nul ne revit jamais le hardi cavalier.  
 La foule des gens et des voitures  
 Rentra chez elle, loin de ces horreurs ;  
 La petite cloche aussi s'arrêta :  
 Derrière la montagne,

Derrière la montagne  
Brûle-le...

Bien plus tard, un meunier découvrit  
Un squelette avec un béret  
Au mur de la cave adossé,  
Assis sur les os de sa rosse :  
Cavalier du feu, comme tu chevauches  
Dans le frais du tombeau !  
Husch ! Ses restes tombent en cendres.  
Repose en paix,  
Repose en paix  
Là-bas, dans le moulin !

—  
**KURT WEILL (1900-1950)**

***Ballade von ertrunkenen Mädchen* (La ballade de la  
jeune fille noyée) - Bertold Brecht**

Lorsqu'elle s'était noyée et flottait des  
Ruisseaux vers les plus grandes rivières.  
Le firmament du ciel semblait magique  
Comme s'il voulait rendre hommage au cadavre.

Vase et algues s'arrêtait sur elle  
Qu'ainsi lentement elle s'alourdissait.  
Fraîchement les poissons nageaient autour de sa jambe,  
Des plantes et des animaux alourdissaient encore son dernier  
voyage.

Et le ciel, le soir, était sombre comme de la fumée  
Et faisait, la nuit, l'équilibre de lumière avec les étoiles.  
Le matin, le ciel redevenait clair  
Pour qu'elle différencie encore le jour de la nuit.

Enfin, son corps blafard s'était décomposé dans l'eau  
Il arrivait si lentement que même Dieu l'oubliait  
D'abord son visage, puis les mains et enfin les cheveux,  
Elle était alors devenue charogne dans la rivière au milieu  
des charognes.

—  
**FRANZ SCHUBERT (1797-1828)**

***Erkönig* - Johann Wolfgang von Goethe**

Qui chevauche si tard dans la nuit dans le vent ?  
C'est le père avec son enfant,

Il serre le garçon dans ses bras,  
Il le tient fermement, il le garde au chaud

Mon fils, pourquoi caches-tu ton visage d'effroi ?  
Père, ne vois-tu pas le Roi des Aulnes ?  
Le roi des Aulnes avec couronne et traîne ?  
Mon fils, c'est une traînée de brouillard.  
Toi cher enfant, viens, pars avec moi !  
Je jouerai à de bien jolis jeux avec toi,  
Il y a tant de fleurs multicolores sur le rivage  
Et ma mère possède tant d'habits d'or  
Mon père, mon père, n'entends-tu pas  
Ce que le Roi des Aulnes me promet doucement ?  
Calme-toi, reste calme, mon enfant,  
Le vent murmure dans les feuilles mortes

Veux-tu, petit garçon, venir avec moi ?  
Mes filles doivent déjà attendre  
Mes filles conduisent le Rhin nocturne,  
Elles te berceront de leurs chants et de leurs danses

Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas

Les filles du Roi des Aulnes cachées dans l'ombre ?  
Mon fils, mon fils, je le vois bien,  
Les saules de la forêt semblent si gris.  
Je t'aime, ton joli visage me touche,  
Et si tu n'es pas obéissant, alors j'utiliserai la force !  
Mon père, mon père, maintenant il me saisit  
Le Roi des Aulnes me fait mal.

Le père frissonne d'horreur, il chevauche promptement,  
Il tient dans ses bras l'enfant gémissant  
Il parvient au village à grand effort  
Dans ses bras l'enfant était mort.

—

**CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)**  
***Fêtes galantes II - Paul Verlaine***

### **1. Les Ingénus**

Les hauts talons luttent avec les longues jupes,  
En sorte que, selon le terrain et le vent,  
Parfois luisaient des bas de jambes,  
Trop souvent interceptés !

Et nous aimions ce jeu de dupes.  
 Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux  
 Inquiétait le col des belles sous les branches,  
 Et c'étaient des éclairs soudains des nuques blanches,  
 Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.  
 Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :  
 Les belles se pendant rêveuses à nos bras,  
 Dirent alors des mots si spéciaux, tout bas,  
 Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

## 2. Le faune

Un vieux faune de terre cuite  
 rit au centre des boulingrins,  
 présageant sans doute une suite  
 mauvaise à ces instants sereins,  
 qui m'ont conduit et t'ont conduite,  
 mélancoliques pèlerins,  
 jusqu'à cette heure dont la fuite  
 tournoie au son des tambourins.

## 3. Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
 Deux formes ont tout à l'heure passé.  
 Leurs yeux sont morts et leur lèvres sont molles,  
 Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
 Deux spectres ont évoqué le passé.

Te souvient-il de notre extase ancienne ?  
 Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

Ton coeur bât-il toujours à mon seul nom ?  
 Toujours vois-tu mon âme en rêve ?  
 Non.

Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible  
 Où nous joignons nos bouches :  
 C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !  
L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

—

**CAMILLE SAINT-SAËNS (1835-1921)**

**Extraits de *Mélodies Persanes* - Armand Renaud**

**Au cimetière**

Assis sur cette blanche tombe  
Ouvrons notre coeur !  
Du marbre, sous la nuit qui tombe,  
Le charme est vainqueur.

Au murmure de nos paroles,  
Le mort vibrera ;  
Nous effeuillerons des corolles  
Sur son Sahara.

S'il eut, avant sa dernière heure,  
L'amour de quelqu'un,

Il croira, du passé qu'il pleure,  
Sentir le parfum.

S'il vécut, sans avoir envie  
D'un coeur pour le sien,  
Il dira : J'ai perdu ma vie,  
N'ayant aimé rien.

Toi, tu feras sonner, ma belle,  
Tes ornements d'or,  
Pour que mon désir ouvre l'aile  
Quand l'oiseau s'endort.

Et sans nous tourmenter des choses  
Pour mourir après, Nous dirons :  
Aujourd'hui les roses,  
Demain les cyprès !

**Tournoiement**

Sans que nulle part je séjourne,  
Sur la pointe du gros orteil,  
Je tourne, je tourne, je tourne,



A la feuille morte pareil.  
 Comme à l'instant où l'on trépane,  
 La terre, l'océan, l'espace,  
 Devant mes yeux troublés tout passe,  
 Jetant une même lueur.  
 Et ce mouvement circulaire,  
 Toujours, toujours je l'accélère,  
 Sans plaisir comme sans colère,  
 Frissonnant malgré ma sueur.

Dans les antres où l'eau s'enfourne,  
 Sur les inaccessibles rocs,  
 Je tourne, je tourne, je tourne,  
 Sans le moindre souci des chocs.  
 Dans les forêts, sur les rivages ;  
 A travers les bêtes sauvages  
 Et leurs émules en ravages,  
 Les soldats qui vont sabre au poing,  
 Au milieu des marchés d'esclaves,  
 Au bord des volcans pleins de laves,  
 Chez les Mongols et chez les Slaves,  
 De tourner je ne cesse point.

Soumis aux lois que rien n'ajourne,  
 Aux lois que suit l'astre en son vol,  
 Je tourne, je tourne, je tourne,  
 Mes pieds ne touchent plus le sol.  
 Je monte au firmament nocturne,  
 Devant la lune taciturne,  
 Devant Jupiter et Saturne  
 Je passe avec un sifflement,  
 Et je franchis le Capricorne,  
 Et je m'abîme au gouffre morne  
 De la nuit complète et sans borne  
 Où je tourne éternellement.

—

**MAURICE RAVEL (1875-1937)**  
***Histoires naturelles* - Jules Renard**

### **1. Le paon**

Il va sûrement se marier aujourd'hui. Ce devait être pour hier. En habit de gala, il était prêt. Il n'attendait que sa fiancée. Elle n'est pas venue. Elle ne peut tarder. Glorieux, il se promène avec une allure de prince indien

et porte sur lui les riches présents d'usage.  
L'amour avive l'éclat de ses couleurs et son  
aigrette tremble comme une lyre. La fiancée  
n'arrive pas. Il monte au haut du toit et regarde  
du côté du soleil. Il jette son cri diabolique :  
Léon ! Léon ! C'est ainsi qu'il appelle sa fiancée.  
Il ne voit rien venir et personne ne répond.  
Les volailles habituées ne lèvent même point  
la tête. Elles sont lasses de l'admirer. Il redescend  
dans la cour, si sûr d'être beau qu'il est incapable  
de rancune. Son mariage sera pour demain.  
Et, ne sachant que faire du reste de la journée,  
il se dirige vers le perron. Il gravit les marches,  
comme des marches de temple, d'un pas officiel.  
Il relève sa robe à queue toute lourde  
des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle.  
Il répète encore une fois la cérémonie.

## 2. Le grillon

C'est l'heure où, las d'errer, l'insecte nègre revient de  
promenade et répare avec soin le désordre de son

domaine. D'abord il ratisse ses étroites allées de  
sable. Il fait du bran de scie qu'il écarte au seuil de  
sa retraite. Il lime la racine de cette grande herbe  
propre à le harceler. Il se repose. Puis il remonte  
sa minuscule montre. A-t-il fini ? Est-elle cassé ?  
Il se repose encore un peu. Il rentre chez lui et  
ferme sa porte. Longtemps il tourne sa clef dans  
la serrure délicate. Et il écoute : Point d'alarme  
dehors. Mais il ne se trouve pas en sûreté.  
Et comme par une chaînette dont la poulie  
grince, il descend jusqu'au fond de la terre.  
On n'entend plus rien. Dans la campagne  
muette, les peupliers se dressent comme des  
doigts en l'air et désignent la lune.

## 3. Le cygne

Il glisse sur le bassin, comme un traîneau blanc,  
du nuage en nuage. Car il n'a faim que des nuages  
floconneux qu'il voit naître, bouger, et se perdre  
dans l'eau. C'est l'un d'eux qu'il désire. Il le vise du  
bec, et il plonge tout à coup son col vêtu de neige.

Puis, tel un bras de femme sort d'une manche, il le retire. Il n'a rien. Il regarde : les nuages effarouchés ont disparu. Il ne reste qu'un instant désabusé, car les nuages tardent peu à revenir, et, là-bas, où meurent les ondulations de l'eau, en voici un qui se reforme. Doucement, sur son léger coussin de plumes, le cygne rame et s'approche. Il s'épuise à pêcher de vains reflets, et peut-être qu'il mourra, victime de cette illusion, avant d'attraper un seul morceau de nuage. Mais qu'est-ce que je dis ? Chaque fois qu'il plonge, il fouille du bec la vase nourrissante et ramène un ver. Il engraisse comme une oie.

#### **4. Le martin-pêcheur**

Ça n'a pas mordu, ce soir, mais je rapporte une rare émotion. Comme je tenais ma perche de ligne tendue, un martin-pêcheur est venu s'y poser. Nous n'avons pas d'oiseau plus éclatant. Il semblait une grosse fleur bleue au bout d'une longue tige. La perche pliait sous le poids. Je ne respirais plus, tout fier d'être pris pour un arbre

par un martin-pêcheur. Et je suis sûr qu'il ne s'est pas envolé de peur, mais qu'il a cru qu'il ne faisait que passer d'une branche à une autre.

#### **5. La pintade**

C'est la bossue de ma cour. Elle ne rêve que plaies à cause de sa bosse. Les poules ne lui disent rien : Brusquement, elle se précipite et les harcèle. Puis elle baisse sa tête, penche le corps, et, de toute la vitesse de ses pattes maigres, elle court frapper, de son bec dur, juste au centre de la roue d'une dinde. Cette poseuse l'agaçait. Ainsi, la tête bleuie, ses barbillons à vif, cocardière, elle rage du matin au soir. Elle se bat sans motif, peut-être parce qu'elle s'imagine toujours qu'on se moque de sa taille, de son crâne chauve et de sa queue basse. Et elle ne cesse de jeter un cri discordant qui perce l'air comme une pointe. Parfois elle quitte la cour et disparaît. Elle laisse aux volailles pacifiques

un moment de répit. Mais elle revient plus turbulente et plus criarde. Et, frénétique, elle se vautre par terre. Qu'a-t-elle donc ? La sournoise fait une farce. Elle est allée pondre son oeuf à la campagne. Je peux le chercher si ça m'amuse. Et elle se roule dans la poussière comme une bossue.

# Repères biographiques

## Stéphane Degout baryton

Stéphane Degout obtient son diplôme de chant au Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon, dans la classe de Margreet Honig, puis étudie au sein de l'Atelier Lyrique de l'Opéra de Lyon.

Il s'affirme sur la scène internationale dès ses débuts triomphants dans le rôle de Papageno au Festival d'Aix-en-Provence en 1999. Il se produit ensuite à l'Opéra National de Paris (*La Bohème*, *Die Zauberflöte*, *Ariadne auf Naxos*), au Berlin Staatsoper (*L'Orfeo*), au Théâtre Royal de la Monnaie (*L'Orfeo*, *Così fan tutte*) et au Metropolitan Opera (*Romeo et Juliette*). En concert, il chante avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France, l'Orchestre National de France, et l'Orchestre du Capitole. Il enregistre pour Naïve le *Requiem* allemand de Brahms avec le Chœur Accentus.

Stéphane Degout travaille le répertoire du *Lied* et de la mélodie auprès de Ruben Lifschitz et Hélène Lucas, et se produit régulièrement en récitals. Il fait ses débuts américains au Lincoln Center en février 2004 dans le cadre de la série de récitals « Walter Reade ».

Dans les saisons à venir, Stéphane Degout fera ses débuts au Glyndebourne Festival (*Così fan Tutte*), au Royal Opera House, Covent Garden (*La Cenerentola*) et au Salzburger Festspiele (*Così fan Tutte*). Il retournera au Metropolitan Opera (*Die Zauberflöte*) à l'Opéra National de Paris (*Così fan tutte*, *Nozze di Figaro*). Il donnera des récitals au Lincoln Center et au Théâtre du Châtelet.

Stéphane Degout est lauréat du concours « Voix Nouvelles » 1998 et il est soutenu par « The Singers Development Foundation ». En 2002, il reçoit le second prix du concours Plácido Domingo - Operalia.

**Hélène Lucas** piano

Hélène Lucas obtient en 1984 un deuxième prix de piano au CNSM de Paris, dans la classe de Dominique Merlet, ainsi qu'un 1er prix de musique de chambre. Elle travaille ensuite l'accompagnement avec Angélique Pondepeyre au CNR de Rueil-Malmaison, Suzy Bossard au CNSM de Lyon, et obtient deux premiers prix à l'unanimité.

Diplômée d'Etat pour l'accompagnement, elle enseigne au Conservatoire de Valence de 1984 à 1992 et intègre ensuite, en tant que chef de chant, l'Atelier Lyrique de l'Opéra de Lyon puis le CNSM de cette même ville où elle est aujourd'hui l'assistante de Françoise Pollet.

Hélène Lucas se perfectionne dans le *Lied* et la mélodie auprès de Ruben Lifschitz dont elle accompagne plusieurs stages.

Depuis, elle est la partenaire de chanteurs tels que Stéphane Degout, Laurent Alvaro, Karine Deshayes lors de récitals en France et à l'étranger. En 1995, elle enregistre avec Cyrille Gerstenhaber des mélodies de Théodore Gouvy, CD qui reçoit un accueil très favorable de la critique musicale. L'Abbaye de Royaumont fait souvent appel à elle pour collaborer à des

stages animés par des artistes de renommée internationale. Sa complicité avec Stéphane Degout depuis plusieurs années leur a permis d'explorer un large répertoire de *Lieder* et de mélodies et de se produire en récital au Théâtre du Châtelet, à l'Auditorium du Louvre, à l'Opéra de Lausanne, dans le cadre du Festival d'Octobre en Normandie ou au Lincoln Center de New York.

## LES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

L'Opéra de Lille est subventionné par :

LA VILLE DE LILLE

LE CONSEIL RÉGIONAL NORD-PAS DE CALAIS

LE MINISTÈRE DE LA CULTURE (DRAC NORD-PAS DE CALAIS).

Inscrit dans la durée, leur engagement permet à l'Opéra de Lille d'assurer l'ensemble de son fonctionnement et la réalisation de ses projets artistiques.

Ville de Lille



Le personnel d'accueil de l'Opéra est habillé par **Le Printemps** (marque Mexx et Kookai)

## LES ENTREPRISES PARTENAIRES DE LA SAISON 2005-2006

L'Opéra reçoit le soutien d'entreprises qui ont souhaité s'associer aux grands événements lyriques, chorégraphiques et musicaux de la saison 2005-2006. Fortement implantées dans la région, elles contribuent activement au rayonnement de l'Opéra à échelle régionale, nationale et internationale.

BANQUE SCALBERT DUPONT

CAPGEMINI

CALYON

CRÉDIT DU NORD

DECAUX

DELOITTE

FINAREF

FONDATION DAIMLERCHRYSLER

FONDATION FRANCE TELECOM

FRANCE TELECOM

IMPRIMERIES HPC

LE PRINTEMPS

MANPOWER

MEERT

MERCEDES-BENZ LILLE

PRICEWATERHOUSECOOPERS

RABOT-DUTILLEUL

SOCIÉTÉ DES EAUX DU NORD

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE CORPORATE

& INVESTMENT BANKING

TRANSPOLE

CIC

Banque  
Scalbert  
Dupont

Capgemini  
CONSULTING TECHNOLOGY SERVICES

CALYON  
CORPORATE AND INVESTMENT BANK

Crédit du Nord

JCDecaux

Deloitte

fondation  
france telecom

france telecom

H P C 2

PRINTEMPS  
LILLE

MANPOWER

MEERT

Mercedes-Benz Lille  
Fondation DaimlerChrysler France

PRICEWATERHOUSECOOPERS

Rabot  
Dutilleul

SOCIÉTÉ  
DES EAUX  
DU NORD

GENERAL

SG  
CORPORATE &  
INVESTMENT BANKING

Transpole

## **OPÉRA DE LILLE**

2 rue des Bons-Enfants  
B.P. 133 - F 59001 Lille cedex

---

### **Informations & billetterie**

03 28 38 40 40

[www.opera-lille.fr](http://www.opera-lille.fr)